

Jean CAUNE, *La Médiation culturelle. Expérience esthétique et construction du Vivre-ensemble*

Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. Communication médias et sociétés, 2017, 276 pages

Jean-Charles Chabanne



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12856>
ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018
Pagination : 355-357
ISBN : 978-2-8143-0519-9
ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-Charles Chabanne, « Jean CAUNE, *La Médiation culturelle. Expérience esthétique et construction du Vivre-ensemble* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 24 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12856>

Tous droits réservés

place des émotions dans la transmission de la Première Guerre mondiale est l'objet du chapitre suivant (pp. 71-96), écrit à partir de l'observation d'un cours d'histoire mené sur trois séances dans une classe de CM2 de la région parisienne dont les caractéristiques sociologiques ne sont malheureusement pas présentées. Après avoir décrit ces séances et relaté avec précision les réactions d'un élève en particulier à côté duquel il/elle était assis(e), l'auteur(e) relève que les émotions attendues par l'enseignant ne sont pas toujours ressenties par les élèves. Par ailleurs, le rire et la dérision qui se manifestent à de multiples reprises indiquent que l'objet d'histoire évoquant l'atrocité des combats et l'omniprésence de la mort est approprié par certains dans une mise à distance propre à la culture infantile (le rire) et dans une logique d'interactions entre les élèves.

Le quatrième chapitre de l'ouvrage (pp. 97-112) s'intéresse à l'appartenance sexuée des élèves et à son rôle dans les prescriptions et les modes d'appropriations de la Grande Guerre à partir de l'observation de différents ateliers de « Carnets de guerre » organisés aux Archives nationales. Étude passionnante qui met en exergue des assignations à un conformisme sexué au travers de techniques de médiation fondées sur l'identification aux acteurs de la Première Guerre mondiale : les filles se projettent dans une maison en tricotant quand les garçons écrivent du front où ils combattent... La transmission de cette période est ainsi l'occasion de réaffirmer collectivement des normes de genre que les élèves adoptent aussi par souci de conformité au groupe des pairs (garçons/ filles) auquel ils appartiennent. Il est également démontré une appropriation sexuée des contenus du cours d'histoire avec un intérêt plus marqué pour l'histoire sociale et la violence de guerre chez les filles quand les garçons retiennent davantage des contenus plus factuels de la période. Une telle approche, déjà explorée par Alexandra Oeser (2010, *Enseigner Hitler. Les adolescents face au passé nazi en Allemagne : interprétations, appropriations et usages de l'histoire*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme) dans son étude sur l'enseignement du nazisme en Allemagne, ouvre des perspectives de recherche prometteuses quant aux appropriations sexuées de l'enseignement de l'histoire. Le dernier chapitre (pp. 113-142) explore la question de la transmission du passé étudiée à partir de la fréquentation des musées d'histoire par différents groupes à différents âges. Les souvenirs des élèves interrogés plusieurs mois ou années après la visite de musées d'histoire se rattachent le plus souvent à des contextes liés à des sensations physiques ou à des relations sociales. En dehors d'eux, ces élèves accordent

une valeur rétrospective à leurs visites dans le sens où elles ont assuré une fonction de transmission du passé dont l'importance sociale est très souvent énoncée. Ces enjeux mémoriels et civiques (« leçons d'histoire », « devoir de mémoire ») sont ainsi toujours mentionnés quand les aspects cognitifs des expositions sont quasi-absents, ce qui conduit les auteurs à constater que « les expositions transmettent moins un contenu [...] qu'un rapport à ce contenu » (p. 115). Pour traduire une telle situation, la notion de « *sens commun* civique » est mobilisée en référence au « *savoir de sens commun* » évoqué par Michel Foucault. Ce sens commun qu'ils partagent *par emprunt* est d'autant plus fort et durable qu'il n'est pas réellement approprié par les élèves : les visites ne font par la suite jamais l'objet de discussions entre eux. Elles sont comme déposées dans l'espace de la conformité sociale.

Écrit à partir d'études qualitatives sur un terrain composite, l'ouvrage a le grand mérite de penser les visites scolaires de musées d'histoire dans une expérience éminemment sociale qui l'affranchit d'un « ordre du discours » (Michel Foucault) encombrant posé à leur endroit et donc pesant sur leurs usagers, en premier lieu sur les élèves désignés comme destinataires prioritaires. On peut regretter qu'à partir d'un tel postulat nourri de nombreuses références, les analyses de cette expérience de visite souffrent parfois d'imprécisions méthodologiques ou de contextualisations lacunaires pour rendre compte de la variabilité des processus d'appropriations. Pour autant, les multiples déclinaisons que les auteurs de l'enquête esquissent constituent des pistes de recherche particulièrement stimulantes qui demandent à être discutées et enrichies par d'autres études à l'avenir.

Sébastien Ledoux

CHS, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne/CNRS
ledoux.sebastien5@gmail.com

Jean CAUNE, *La Médiation culturelle. Expérience esthétique et construction du Vivre-ensemble*

Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. Communication médias et sociétés, 2017, 276 pages

Dans une édition revue et augmentée, Jean Caune reprend sa réflexion sur la notion de « médiation » (l'expression devient ici systématiquement : « médiation culturelle »), initiée en 1999 dans *Pour une éthique de la médiation. Le sens des pratiques culturelles* (Grenoble, Presses universitaires de Grenoble). Il lui adjoint une expression susceptible de connaître le même processus d'affadissement et de dénaturation, et qu'il écrit avec un trait d'union symbolique, de son point de vue, de la médiation comme il la définit : le Vivre-ensemble. Il

reprend, plus de quinze ans après, l'analyse critique des usages de l'expression « médiation [culturelle] », en cherchant à clarifier le concept et à le situer dans une approche philosophique, anthropologique, politique, esthétique. Pendant ces années, la médiation culturelle a connu un processus d'institutionnalisation, tant du côté des politiques publiques que de sa reconnaissance par l'université comme objet de recherche et comme champ de formation professionnelle. Pourtant, « son offre n'est pas toujours explicite dans ses objets et ses contenus » (p. 11), et tandis que le concept continue à faire l'objet de brouillages multiples, les pratiques qu'il désigne restent dans les limitations dénoncées dans l'ouvrage précédent. La médiation culturelle se voit assignée de multiples fonctions : construction du lien social, outil de la démocratisation culturelle, support de transmission de la culture, lutte contre l'exclusion, accès à l'expression des minorités, etc. Il faut dire que l'indétermination de l'expression est amplifiée par la difficulté de définir chacun des deux termes qui la constituent, la polysémie de « médiation » venant multiplier celle de « culture ». Un tel constat est tout à fait d'actualité, comme en atteste la tenue d'un colloque qui ouvre encore une fois le chantier de clarification en cherchant un consensus autour de « L'Essentiel de la médiation » (« L'essentiel de la médiation. Vers un consensus sur le concept dans les sciences humaines et sociales », Université de Padoue, 1-2 mars 2018).

Jean Caune voit dans la multiplication de ces usages une usure de son sens, mais aussi le « symptôme d'une société qui peine à reconnaître les conflits, [...] et aspire à renouer le tissu social déchiré » (p. 12). Ainsi la médiation culturelle est-elle conçue à la fois comme une politique d'accès aux œuvres d'art, un exercice démocratique et un moyen de construction des communautés et des individus. Pour lui, les errements de ces définitions sont liés aux difficultés de fonder, par ailleurs, un projet politique pour nos sociétés.

En particulier, une première réduction de la notion à l'animation culturelle et à la démocratisation de l'art a montré ses limites : s'il s'agissait seulement de partager la culture des « héritiers » et de poursuivre des visées d'intégration, les politiques culturelles ont montré leurs limites. Jean Caune défend au rebours d'une conception positive de la diversification de la notion de culture, son extension au-delà d'une définition restreinte de l'art légitime, et le passage d'une culture comme transmission à sa réappropriation par une *énonciation*. C'est tout à la fois un défi politique et un défi théorique qui appelle une approche pluridisciplinaire, engagée dans les sciences de l'information et de la communication (SIC), mais aussi l'ensemble des sciences de la culture.

La réflexion engagée par l'auteur cherche à revenir au sens le plus fondamental de la médiation comme construction de la relation qui croiserait dimension éthique, point de vue esthétique, au sens du partage de l'expérience du sensible, et visée pragmatique. Un des concepts centraux de l'ouvrage est celui d'*énonciation*, au sens de réappropriation par le sujet des signes qu'il reçoit et qu'il produit : « Sans cette pratique de la parole, l'appropriation des contenus est insuffisante parce que figée dans la reproduction de l'énoncé » (p. 18).

Jean Caune, qui ouvre tous ses chapitres par une citation de Franz Kafka, fait l'éloge de la force *théorique* des récits, « riches d'un savoir théorique qui ne se dit jamais, ni directement, ni indirectement » (p. 29). Ainsi le chapitre I revient-il au récit de Babel : la médiation culturelle ne peut se contenter d'être une relation instantanée entre les individus, mais doit « introdui[re] la visée d'un sens qui dépasse la relation immédiate pour se projeter vers l'avenir » (*ibid.*). Le chercheur critique ainsi les illusions du « récit technophile », et dénonce la domination d'un « paradigme de la modélisation » qui relèverait « d'une rationalité du calcul et de la prévision [...] pour laquelle il n'y a pas d'autres problèmes que ceux que la science et la technique peuvent résoudre » (p. 38). Il lui oppose un « paradigme du *point de vue* » (p. 39) qui réintroduit la primauté du sujet de parole dans son activité communicationnelle, réalisée par la médiation (au sens sémiotique) des productions symboliques. L'enjeu est aussi épistémologique et le conflit politique se poursuit sur le terrain de la science : « La place accordée à la relation interpersonnelle et à la sensibilité, comme condition du *Vivre-ensemble*, est fondamentale pour construire des humanités contemporaines, et celles-ci n'ont de cohérence que fondées sur des sciences de l'esprit autonomes par rapport aux sciences de la nature » (p. 41-42). L'activité interprétative, en référence à Paul Ricœur, est ainsi au cœur de l'ouvrage : « La médiation culturelle [...] n'est pas la transmission d'un contenu préexistant : elle est production du sens en fonction de la matérialité du support, de l'espace et des circonstances de réception » (p. 45).

L'auteur illustre aussi l'importance de la dimension *esthétique* (qu'il ne réduit pas à l'artistique, et encore moins à une définition restrictive de celui-ci) : ainsi la médiation culturelle est-elle d'abord « un lien sensible entre les membres d'une même communauté » (p. 43), tension entre *contact* et *tact*, bien illustrée par les puissances de la *voix humaine*.

En outre, le chercheur critique une réduction de la médiation culturelle à un processus de substitution pour réduire la fracture sociale, alors même que la

demande d'un commun est croissante. La médiation culturelle peut y contribuer, non parce qu'elle « transmettrait » des contenus culturels, mais parce qu'elle offre des formes originales pour une activité proprement *théorique*, par la médiation de formes expressives inattendues dans cette fonction : ainsi, « Les termes de *théâtre* et de *théorie* partagent la même référence au *voir* : le théâtre, c'est le lieu où l'on voit ; la *théôria*, c'est l'activité qui rend visible ce qui ne l'est pas immédiatement » (p. 62). Aussi la condition d'efficacité de la médiation culturelle dépend-elle de la possibilité de favoriser le processus d'*énonciation* des communautés et des individus. Elle articule pour cela trois dimensions qui sont modélisées (chapitre 3) : la médiation est un processus qui 1) ouvre un sens latent par le biais d'un support sensible (elle ne l'impose pas) ; 2) met en œuvre un savoir et une vision mobilisés par une *poïèsis* (d'où l'importance d'une éducation *par l'art* et pas seulement *à l'art*) ; 3) met en relation un *auteur* – un sujet de langage – et le support matériel qu'il utilise (d'où la dimension matérielle de l'énonciation).

La médiation culturelle redonne sens à l'activité interprétative en proposant la mise au travail esthétique des symboles, dont le jeu permet la transmission d'un héritage sans l'imposer : « La redondance du symbole est le pouvoir de se répéter en se renouvelant » (p. 91). C'est pourquoi Jean Caune regrette avec Walter Benjamin que « l'art de conter [soit] en train de se perdre » (cité p. 93) : réenoncer les récits, c'est assurer à la fois la continuité et la coupure avec la culture comme héritage.

Cette conception dynamique et émancipatrice de la médiation culturelle conduit Jean Caune à être très critique à l'encontre des « idéologies » qu'elle porte parfois (chapitre 4), qui toutes procèdent par réduction de la notion à des oppositions naturalisées : nature/culture, technique/culture, individu/culture. C'est ainsi qu'il s'agit à la fois de tenir compte du multiculturalisme de fait des sociétés contemporaines, pour le transformer en interculturalisme (de l'être ensemble au Vivre-ensemble) : « Ne pas céder à la dérive du communautarisme qui enferme les individus et conduit à une juxtaposition de communautés que rien ne réunit, sinon une quête identitaire. Celle-ci est un piège et un leurre » (p. 110). Tout au contraire, la médiation culturelle passe, selon lui, « par la construction d'actes de parole qui permettent de transformer le contact intime avec soi-même [...] en expérience communicable. La médiation culturelle comme modalité de l'interaction entre les sujets "donneurs de sens" suppose l'acquisition des modes d'expression par lesquelles nous nous définissons nous-même. On conçoit alors l'importance que peut prendre

la reconnaissance des langages que sont les langages artistiques » (p. 113) et surtout leur réappropriation dans des pratiques.

Jean Caune défend ainsi une « esthétique pragmatique de la médiation » (3^e partie), dans le cadre de laquelle il mobilise John Dewey, Richard Rorty, Richard Shusterman, mais aussi l'école de Palo Alto (pour l'interactionisme symbolique) et la linguistique des actes de langage, de l'*énonciation*. « Si une politique culturelle peut avoir un sens aujourd'hui, c'est dans la mise en œuvre des conditions qui favorisent la médiation culturelle. Il s'agit moins de démocratiser l'accès à une culture faite d'objets consacrés que de faciliter et de susciter une diversité d'espaces dans lesquels l'expérience esthétique puisse s'épanouir. Pour utiliser une autre formulation, de nature politique pour sa part, il faut prolonger une politique de démocratisation culturelle par la visée d'une démocratie culturelle. En effet, la première a montré ses limites – tant idéologique que factuelle – parce qu'elle propose un accès à un domaine défini en dehors des sujets invités à le partager. La perspective visée par la démocratie culturelle est celle d'une culture qui se construit aussi par l'implication et l'expression de ceux dont la parole n'a pas trouvé les lieux d'énonciation et de réception » (p. 195).

Jean-Charles Chabanne
IFÉ, ENS de Lyon, F-69007
jean-charles.chabanne@ens-lyon.fr

François CHARBONNEAU, dir., *L'Exil et l'errance. Le travail de la pensée entre enracinement et cosmopolitisme*
Montréal, Éd. Liber, 2016, 304 pages

Cet ensemble d'articles autour du thème de l'exil et de l'errance permet de découvrir, ou de redécouvrir vingt artistes ayant écrit sur ce thème. La problématique du recueil étudie les rapports entre certains auteurs et l'exil. D'une certaine manière, on pourrait regrouper les auteurs en deux catégories, ceux qui célèbrent les vertus de l'enracinement et n'envisagent pas de quitter leur terre natale, et ceux qui souhaiteraient un monde cosmopolite tant ils se sentent chez eux partout. Dans quelle mesure l'exil est-il lié à l'écriture ? Est-il un moyen d'enrichir le texte ? D'abord, l'exil peut être défini de plusieurs manières. Ainsi Joël Madore le définit-il comme « ce qui permet de sortir de la brutalité d'un monde sans pour autant lui tourner le dos » (p. 152). Cette image montre bien que l'importance des liens avec le pays d'origine est très significative, surtout pour ceux qui ont été contraints à l'exil. La naissance de la philosophie s'accompagne d'un refus énigmatique, celui de l'exil. Par